

Le Monde Illustré
Album Universel

LE PLUS ANCIEN JOURNAL ILLUSTRÉ DU CANADA

BUREAU DE REDACTION

Edifice de "La Presse", 55 rue Saint-Jacques.

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 758.
 Tirer du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.
 Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Quatre mois, \$1.00. Payable d'avance
 Un an, \$3.00. Six mois, \$1.50

SOMMAIRE

TEXTE — Echos de partout. — Encore un Paradis des femmes. — Une antiquité papale. — Poésie: Respect, par Le Paria d'Amour. — Notes scientifiques (avec gravures). — Nouvelle: Le Testament, par G. d'Esparbès. — Poésie: Le livre de l'aimée, par Ed. Rostand. — Nouvelle: La fête des cerisiers à Tokio, par F. Ancis. — Poésie: Sonnet aux découragés, par M. Avette. — Choses vraies (avec gravures). — Chronique de la mode (avec gravures). — Comment on mangeait jadis, par L. Schneider. — Plaisanteries anglaises. — Dans la sibyle d'un chanteur. — Pages humoristiques. — Frontispice en couleur. — Jeux.

SUPPLEMENT MUSICAL. — Lalotte (polka), par Stellen.

FEUILLETONS. — Histoire illustrée de Napoléon 1er. — L'Inconnue, par E. Le Mouel.

GRAVURES. — Cantilène au théorbe. — Portraits: Mme Judic; Mme Louise Théo; Mme Jeanne Granier; Le gén. Grippenber; Le vice-amiral Rodjestvensky; Guesde, l'un des chefs du parti socialiste; Le gén. japonais Hasegawa. — Paysage canadien: La vallée Thompson. — Type cosaque. — La chasse aux canards. — Guerre russo-japonaise: Une charge des Japonais arrêtée par des fils métalliques barbelés. — Haute école cycliste. — Le salut.



La maladie, qui est une épreuve pour les riches, est un désastre pour les pauvres. Le travail cesse, et mille frais s'accroissent. Si la philanthropie rend souvent gratuits les visites et les remèdes, il reste à la charge des pauvres gens, et ceci est une dépense terriblement lourde, le régime du malade. Ce régime est d'une extrême importance. Le corps y prend les forces qu'il emploie d'abord à lutter contre le mal, et ensuite à effacer les traces de la bataille. Le régime est la source de la guérison et de la réfection. Il varie avec chaque être humain. Mais il faut à tous, pendant longtemps, des matériaux sains, une cuisine bien faite, des plats légers et nourrissants, des menus appétissants et variés. Il faut de l'art et de l'argent. Les pauvres n'ont ni l'un ni l'autre. A chaque plat qu'ils donnent à leurs malades, ils mesurent avec angoisse le trou qui se fait à leur budget. L'anxiété de ce calcul se joint à l'anxiété de la maladie. Pendant ce temps, les malades s'en vont et les convalescents s'étiolent. Puisque les oeuvres charitables leur ont donné le médecin et les remèdes, ne faudrait-il point, par une suite naturelle, leur donner encore les aliments?

Cette oeuvre, une alimentation saine et peu chère pour malades pauvres, existe déjà en Allemagne. Comme la plupart des oeuvres, elle est due à l'initiative privée, à une seule femme, mais qui avait un rang, de la fortune et surtout un

coeur généreux. Elle s'appelle Mme de Rath. L'idée lui en vint durant une longue maladie. Elle sut profiter de la souffrance, puisque son mal la fit penser à celui des autres. Entourée de soins, elle avait sans cesse à l'esprit les malheureux qui en sont privés. Dès que son état s'améliora, elle s'occupa d'améliorer le leur. Sa première sortie fut employée à jeter les bases de l'oeuvre. Et en octobre 1900, la première cuisine pour malades (Krankenküche) s'ouvrait à Berlin, au numéro 10 de la Bruderstrasse.

Que l'on imagine d'abord une grande salle, garnie de cages vitrées, pour les services de la caisse, de la lessive, des livres et pour l'expédition des commandes. Une deuxième salle sert de restaurant. Elle est garnie de deux tables pour vingt personnes. Une porte s'ouvre sur la troisième pièce, qui est la cuisine. Elle a été organisée comme une cuisine modèle, avec les appareils les plus perfectionnés: tel est cet énorme fourneau à bain-marie, avec quatre chaudrons en nickel pur où sont préparés exclusivement les potages. Vapeurs et odeurs sont emportées par les appareils de ventilation. A cette cuisine attient une dépense, avec une grande glacière où l'on conserve la viande et le poisson.

Le personnel est très économiquement réduit. Une gérante dévouée y commande. Il comprend deux cuisinières excellentes; une caissière, qui tient aussi les comptes et fait la correspondance; trois livreurs, garçons de dix-huit à vingt ans, qui portent les commandes et font le service du nettoyage. Sept personnes dont les gages n'atteignent pas, au total, 90 dollars par mois.

Enfin, dès le début de son oeuvre, Mme de Rath choisit un comité de dames, dont chacune vient tour à tour et régulièrement assister à la consommation sur place et au départ des livraisons.

Ces livraisons se font elles-mêmes de deux façons. Dans un rayon de deux kilomètres, la nourriture est portée directement à domicile par les garçons montés sur des tricycles. Ces tricycles ont des caisses à compartiments où les plats sont tenus chauds par des thermophores. Au delà de deux kilomètres, ce mode de distribution est impossible. Mme de Rath a donc organisé, dans les quartiers éloignés, seize dépôts, où les mets sont portés par une automobile.

Cette cuisine a pour premier mérite d'être saine, et elle est faite, comme on nous l'écrit dans un français sans coquetterie, mais précis et expressif, "de bouillons gras et maigres, gelées de viandes, sucs réconfortants et rafraîchissants, mets rigoureusement préparés d'après les recettes et ordres médicaux, suivant les divers régimes bien spécifiés et indiqués pour toute espèce de maladie."

Les prix des portions sont très modiques, et un repas substantiel peut coûter de 6 à 20 cents.

Il ne faut pas prendre cependant ces chiffres comme base absolue, car l'échelle de prix est non point proportionnelle mais fortement progressive. Ce qui est très juste dans une oeuvre de charité, où le plus strict nécessaire doit être donné presque gratuitement, mais où la recherche peut être imposée davantage.

Ces données sont néanmoins intéressantes comme point de départ.

Une oeuvre si utile et si belle, qui se présente comme réalisable avec des ressources relativement modestes, mérite d'être propagée.

* * *

Au moment où l'Extrême-Orient est le théâtre de bouleversements dont on ne saurait prédire les conséquences, il nous a paru intéressant de jeter un coup d'oeil rapide sur l'essor général pris par le Japon depuis 40 ans.

Les progrès de ce pays, non seulement dans le dernier quart de siècle, mais surtout dans la dernière décennie d'années, sont tellement prodigieux qu'ils provoqueraient l'incrédulité si l'on ne pouvait aisément en constater l'exactitude.

On a appelé le Japon l'Angleterre de l'Extrême-Orient; il y a, entre les deux contrées, certaines analogies qu'il ne faut pas, toutefois, pousser trop loin. La plus frappante de ces

analogies, c'est que le Japon est, avec la Grande-Bretagne, le seul grand Etat insulaire, mais il aspire à sortir de ses îles, puisqu'il revendique la domination, sinon la possession de la Corée, terre continentale.

La superficie du Japon dépasse de près d'un quart celle du Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande.

Ainsi, le Japon n'a qu'une médiocre étendue; mais sa population est très considérable et elle augmente très rapidement. Elle figure pour 44,805,937 âmes en 1900 dans l'Annuaire japonais, et elle doit dépasser 46 millions d'âmes à l'heure actuelle. Elle s'accroît, en effet, de 500,000 âmes par année.

En 1872, le Japon ne comptait que 33,110,000 âmes; il dépassa légèrement 40 millions en 1889 (40,072,020 en cette dernière année); il avait 44,805,900 en 1900, et le voici, très vraisemblablement, à plus de 46 millions, aux environs même de 47 en 1904; il a ainsi gagné près de 14 millions en trente-deux années. Cette poussée de sa population est une des raisons qui le portent à chercher de nouvelles possessions.

Etant donné son territoire relativement restreint et en partie ingrat, le Japon a, parfois, besoin d'importer une assez grande quantité de denrées alimentaires; cependant, il paraît se suffire dans les années normales. Dans les dix dernières années (1893-1902), il a importé pour 135 millions de yens ou environ 65 millions de dollars de riz, qui forme la base de la consommation populaire, contre une exportation de 65 millions de yens ou 32 millions de dollars de la même denrée. Tout considéré, et quoique la pression de la population soit assez grande au Japon, le pays peut, en temps normal, à peu près se suffire au point de vue alimentaire, et il n'est pas obligé de recourir, comme l'Angleterre, à d'énormes achats de nourriture au dehors. Cela ne lui arrive que dans des années de disette, comme en 1897 et 1898.

Au point de vue financier, le Japon est également très remarquable.

Les revenus publics ont beaucoup augmenté depuis une dizaine d'années. En 1880, les revenus ordinaires ne s'élevaient qu'à 80,728,000 yens ou 40 millions de dollars; ils sont portés au budget de 1903-1904 pour 231,802,000 yens, soit 116 millions de dollars; ils auraient donc presque triplé en ce court espace de temps; il faut y joindre une vingtaine de millions de yens ou 10 millions de dollars de recettes extraordinaires. Les dépenses, d'après les chiffres de l'Annuaire, tant ordinaires qu'extraordinaires, seraient constamment au-dessous des recettes; il en résulterait un excédent de 7 millions de yens environ ou 3 millions de dollars pour l'exercice en cours.

La marine marchande du Japon s'est considérablement accrue depuis dix ou douze ans: le nombre des navires à vapeur a passé de 585 en 1890 à 1,395 en 1901, et leur jauge de 150,058 tonnes brutes à 585,532; c'est presque le quadruplement en ce court espace de temps. L'effectif de la marine à voiles a aussi énormément progressé: de 865 bateaux en 1890, il s'est élevé à 4,020 en 1901 et de 54,989 tonnes brutes à 336,436, soit plus de six fois plus. Seul le nombre des jonques est resté stationnaire ou à peu près, et le tonnage même en a légèrement diminué: 19,375 jonques jaugeant 3 millions 302,000 tonnes en 1890 et 19,758 d'un tonnage de 2,921,000 tonnes en 1901. Dans l'ensemble, le progrès de la marine japonaise, les jonques laissées de côté, n'a, sans doute, pas de parallèle chez les autres nations dans une période aussi brève.

Le développement du réseau de chemins de fer, sans être égal, est très remarquable aussi: de 1,399 milles anglais en 1890, ce réseau a passé à 4,237 milles, soit trois fois plus environ. Près des deux tiers du réseau appartiennent à des compagnies privées, moins de 1,300 milles sont la propriété de l'Etat.

Les finances japonaises paraissent avoir été dans l'ensemble bien conduites. Tout cet essor du pays n'a pu s'effectuer, néanmoins, sans des emprunts publics, d'autant que l'indemnité chi-